

PROLOGUE

En rêve

Un jour, j'ai rêvé que j'arrivais le matin, à l'ombre des platanes qui bordent l'avenue. Dans mon rêve, c'était le printemps, le mois de mai, peut-être, car l'ombre était verte, et dense, et sombre ; je descendais du tram, c'était mon tour d'ouvrir la boutique. L'avenue presque déserte, comme toujours à cette heure-là. Les concierges qui lavent les trottoirs au tuyau d'arrosage, un homme qui achète le journal, deux ou trois chiens tenus en laisse par des domestiques philippins mutiques, et jusque dans mon rêve cette interrogation : à quoi pensent-ils, tandis qu'ils marchent côte à côte ?

La serrure du rideau de fer était rouillée, à croire que la boutique était restée fermée une éternité. Même la toile du store corbeille qui coiffait l'entrée – « Joséphine » écrit en grandes lettres noires avec cet accent aigu qui nous semblait le fin du fin – était maculée par endroits, cette toile arrondie, telle une moitié de parasol, que Marie-France nous faisait laver à l'eau

et au savon trois fois par semaine ; de petits îlots de mousse, verts, collants. J'enfonçais la clé mais quelque chose résistait à l'intérieur ; alors je regardais à travers un interstice du rideau de fer, de l'autre côté de la vitrine embuée. Les plantes avaient pris possession de la boutique : les deux ficus dans les pots en plastique poli rouge baiser derrière la caisse, et les clivia, et le yucca posé à côté des cabines d'essayage avaient explosé en une forêt de feuilles mastodontesques, de branches élastiques, de lianes aussi épaisses que des bras qui s'enroulaient autour des portants, des cintres, des étagères sur lesquels nous empilions les mailles et les tee-shirts. Sur les trois mannequins encore en vitrine, que les plantes étreignaient comme si elles voulaient les étrangler, l'un était tombé au sol, exhibant ses chevilles nues et fines, et ses pieds cambrés, conçus pour enfiler des chaussures à talons qui avaient dû glisser pendant la chute : ses jambes de celluloïd jaillissaient de l'enchevêtrement herbeux. Et alors même que, debout dans la rue déserte, j'espionnais toujours à l'intérieur du magasin, la forêt se remit à pousser, et en poussant elle faisait un bruit, semblable à un grouillement insistant, d'insecte : elle engloutit les pieds cambrés du mannequin, se pressa contre la vitre, et elle poussait, poussait pour sortir ; de la serrure émergèrent trois, quatre, cinq virgules très vertes, sinueuses comme des vipères, qui dévoraient ma pauvre clé. À cet instant, je pris conscience que je devais m'enfuir.

Pour autant que je sache, la boutique pouvait bel et bien être réduite à l'état de jungle. Je n'y étais plus passée depuis que j'avais perdu le contact avec Marie-France. La dernière fois que je l'avais aidée à arranger la vitrine, il n'y avait non pas trois, mais quatre mannequins, parfaitement alignés ; c'est moi qui les avais habillés. Ils portaient des chaussures de flamenco, avec une bride à la cheville et un talon épais, parce que Marie-France estimait que c'était ce genre de souliers que les jeunes filles allaient vouloir porter, même si, dans les faits, elles étaient toutes en Superga. Nous avons arrosé les plantes. Je me souviens des bonbons, ces faux quartiers d'orange et de citron emballés dans du papier crépitant, dans la coupelle en cristal dépoli à côté du téléphone qui avait cessé de sonner.

Marie-France, à peine quelques jours auparavant, avait passé un après-midi entier à frotter à l'eau savonneuse l'étoile qui était revenue souiller le mur à gauche de la porte d'entrée. Elle fumait une cigarette la tête penchée, pour évaluer le résultat : la peinture s'était effacée mais il restait une marque brune sur le plâtre.

« Allez, *minou*^{*1} », m'avait-elle dit d'un air triste avant de baisser le rideau ; je m'étais alors mise en route. J'aurais peut-être dû la prendre dans les bras

1. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

avant de partir, mais il n'y avait jamais eu de sensibilité entre nous. Je m'étais retournée pour la saluer d'un signe de la main et je l'avais surprise encore là, plantée devant la boutique au rideau baissé et à l'étoile effacée ; immobile, comme perdue. Je ne l'ai plus revue depuis la fin de cette histoire. J'ai changé d'appartement, de quartier, de travail aussi, naturellement. J'évitais soigneusement les nouvelles de la boutique comme d'eux tous d'ailleurs : Marie-France, mais également Marta, Micol et Giosuè ; je savais qu'ils avaient essayé de me retrouver, je m'étais retranchée dans un silence inexpugnable, me répétant à moi-même que c'était pour mon bien.

La nuit où j'ai fait ce rêve succédait à une lumineuse journée d'automne ; beaucoup de temps s'était écoulé et j'étais désormais convaincue d'avoir réussi à m'infliger une sorte d'amnésie sélective, un engourdissement local qui empêcherait aux souvenirs d'affluer, au moins jusqu'au jour où ils auraient suffisamment terni pour être devenus en grande partie indolores – il s'agissait, comme toujours, de laisser s'estomper la culpabilité, le sentiment le plus tenace et sournois que j'aie jamais connu. Je criais victoire trop tôt.

Que se passe-t-il avant un tremblement de terre ?
Rien, absolument rien.
Il paraît qu'on entend juste un étrange silence.

Un magazine

Je possède une collection de magazines à faire pâlir d'envie une hémérothèque. Rien d'étonnant à cela : lorsqu'on a vécu ce que j'ai vécu, le moins qu'on puisse faire, c'est conserver les traces.

Je les range sur les étagères inférieures de ma bibliothèque, à plat, dos visibles. Pour la majorité, il s'agit de magazines parus la même année.

En 1983. Il y a des numéros de *Grazia* et d'*Amica*, et même de *Vogue* et de *Harper's Bazaar*, de janvier et février. J'en conserve quelques-uns parus plus tard, mais rien de postérieur à 1989.

À une exception près : un numéro d'*Oggi* de septembre 1999.

Je le garde pour un article publié sur deux pages, 36 et 37. LE RAID ANTISÉMITES CONTRE LA BOUTIQUE DES JEUNES FILLES.

Le chapeau est ambigu, comme le sont toujours les chapeaux : *L'ombre de la traite des blanches dans la colère du quartier contre les gérants.*

Sous-titre : *En 1983, un pogrom spontané fut lancé par les habitants du quartier Parioli, au cœur de la capitale, contre la boutique de la Française Marie-France Carlier, figure de la jet-set romaine, récemment disparue. Mais aujourd'hui, dans le quartier, tout le monde semble avoir oublié.*

En dessous, une photographie sur laquelle j'apparais moi aussi, entre Giosuè, Marta et Marie-France. Cette dernière, au centre, tient dans sa main les ciseaux qui lui serviront à couper le ruban. Le cliché a été pris le jour de l'inauguration de la nouvelle ligne pour adolescentes et, de fait, on lit sur le ruban pastel, estampillé en lettres majuscules, LES JEUNES FILLES – LES JEUNES FILLES – LES JEUNES FILLES. Nous sourions tous les quatre ; détail un rien macabre, étant donné la tournure qu'ont prise les événements. Sur la page voisine, en noir et blanc, Marie-France seule, robe bustier sombre et renard autour des épaules, cigarette fine (fumée au porte-cigarettes uniquement pour la photo, j'en suis convaincue : de ma vie entière je ne l'ai jamais vue s'embarrasser de l'un de ces instruments pour les *gens prétentieux*). C'est un portrait de jeunesse ; je ne serais pas étonnée que le bustier soit la création de quelque couturier pour lequel elle défilait quand elle rêvait de cinéma et gagnait sa vie comme mannequin.

J'ai l'impression de l'entendre parler depuis la photographie, sa cadence gazouillante qui faisait se pâmer les clientes de la boutique, convaincues d'avoir affaire au nec plus ultra ; n'avaient-elles pas raison, dans le

fond ? *Eh bien quoi, mon trésor, à cette époque j'étais un beau brin de fille, tu sais ? Dur à croire, en me voyant maintenant...*

Et pourtant nous y croyions, et comment. Nous l'admirions comme nous n'avions jamais admiré quiconque de notre vie. Ne serait-ce que pour cette raison, j'en veux aux journalistes d'avoir été assez fourbes pour écrire sa vraie date de naissance en légende de la photo : 10 juillet 1930, Besançon. À côté se trouve celle de sa disparition mais – aussi étrange que cela puisse paraître – cela me chagrine moins.

Il faut dire que le secret de son âge, elle l'avait défendu bec et ongles ; et puis voilà qu'arrive de nulle part un pigiste quelconque qui le crie sur tous les toits. Heureusement qu'elle n'a pas assisté à cela.

En épluchant cette montagne de magazines, on tombe sur d'autres trouvailles. *Amica*, 12 avril 1983 : un reportage intitulé COMMENT S'HABILLENT LES JEUNES FILLES. Marie-France, interviewée, parle avec admiration du goût pour la mode des jeunettes en fleurs, de leur inventivité. C'est exactement le terme qu'elle emploie, dans l'article, les *jeunettes en fleurs*. De temps en temps, son italien s'autorisait de curieuses coquetteries, comme si elle avait appris la langue en lisant des romans du début du xx^e siècle ; et peut-être en avait-il véritablement été ainsi, me disais-je parfois. Mais nous n'en avons jamais parlé, alors, et il est trop tard pour remédier à cela. Par ces petites choses, vous prenez la mesure de

l'irréversible. Bref, pour en revenir à cet article (interview en double page), Marie-France y affirme que les adolescentes ont enfin découvert le plaisir de s'habiller en jeunes filles, c'est-à-dire non pas en fillettes, mais pas non plus en petites femmes qui imiteraient leurs mères. Qu'elles se sont inventé un style – un style qu'elle est heureuse de pouvoir accompagner parce que les temps changent et que le changement, c'est le sel de la vie.

Elle avait raison : elle a été, à sa façon, assez visionnaire pour pressentir cette révolution imminente et en tirer parti. Pour ce que j'en sais, notre boutique joua véritablement un rôle pionnier dans le secteur : des collections *juste pour les jeunes filles*. La veille encore, elles venaient avec leurs mères choisir leur robe pour les dix-huit ans de la cousine au country club, le lendemain, elles se présentaient sans adultes, en petits groupes épars, et sautaient dans les cabines comme des rainettes. Elles s'amusaient follement. Marie-France l'avait prévu : il se passait la même chose en France depuis un bout de temps. Les filles s'inventaient leur propre goût et ne se grimaient plus en dadames miniatures, elles avaient des magasins où elles se sentaient libres. Dans l'article, elle loue la fraîcheur de leur instinct, de leurs choix. Elle répète combien tout le monde aurait à apprendre d'elles. Eh oui. Le pire, c'est que je sais qu'elle était sincère ; le mensonge n'a jamais été son fort, malgré ses talents de vendeuse. Les jeunes filles lui tenaient à cœur, autant que la boutique.

Si seulement elle avait su... Sur la photo, ses cheveux clairs sont retenus par un serre-tête et elle a de faux airs de Catherine Deneuve. Le jour de la parution du magazine, Giosuè était arrivé au pas de course en brandissant son exemplaire à peine sorti des presses, qu'il venait d'acheter à l'ouverture du kiosque, pendant son jogging matinal (*j'avais mis les sous dans ma chaussure, je ne suis pas fier, mais il fallait que je l'achète avant tout le monde ! Question de principe*) ; nous nous étions jetés sur la double page, excités comme des puces, encensant cette ressemblance patiemment travaillée.

Elle était aux anges. Elle ne voulait pas le montrer, mais ses yeux riaient.

Je me la rappelle comme si elle se tenait devant moi, maintenant. La lumière du matin, le magasin encore vide, l'air chargé de ce calme qui précède la tempête : nous savions que l'article allait rameuter les foules, et nous étions prêts à les accueillir. Mais en attendant, boutique fermée et écoles ouvertes, il n'y avait que nous, juste nous, nous savourions ce moment de célébrité en répétant combien Marie-France ressemblait à Catherine Deneuve, sur cette photo. Et elle riait et nous disait d'arrêter, que nous l'embarrassions, que nous aurions mieux fait de courir à nos postes, de nous mettre au travail, de nous préparer à cette journée, d'arrêter un peu ces sottises, *allez, allez**, il était déjà tard. Mais elle riait. Heureuse comme une gamine alors que le monde s'apprêtait à lui tomber dessus.